

[...] et donc, pour conclure, j'en suis venu à vouloir interroger les choses par le détail, par l'anecdotique. J'ai ressenti le besoin de sortir du général pour aller dans le particulier, dans le singulier, dans le situé. Il y a quelque chose que je qualifierai de Copernicien dans cette pratique, il s'agit d'une opération d'excentrement, une manière de changer de point de vue en regardant par *le petit bout de la lorgnette*. Ce que je cherche c'est faire évoluer mes perceptions pour comprendre les choses *autrement*.

Il y a quelques semaines, un dimanche, je me suis retrouvé à tenir un stand dans une « brocante geek » afin de rendre service à une amie de mon conjoint. Je dois bien avouer que tout ceci est loin des univers que je côtoie habituellement. Et il se trouve que la belle-mère de cette amie était là en promenade. Nous nous sommes à peine rencontrés que nous nous sommes mis à converser. Nous avons commencé à parler du chemin de Compostelle qu'elle était en train de préparer, de l'arrivée à Conque qui est souvent racontée par les pèlerins, et des vitraux de Pierre Soulage installés dans l'abbatiale. Puis, nous avons partagé notre découverte et nos expériences esthétiques autour des peintures de ce dernier. Puis, elle m'a appris qu'elle était architecte paysagiste. Je lui ai dit que j'étais metteur en scène de théâtre et que justement je travaillais sur des questions liées aux espaces habités. Je lui ai parlé de mon intérêt pour l'architecture quand on la considère comme une interface entre le corps et le paysage. Et de proche en proche, j'en suis venu à lui parler de l'exposition *New Minett*. Nous avons échangé à la volée quelques considérations sur les problèmes sociaux, politiques et intimes liés aux rapports d'échelle si l'on se mettait à vivre à l'échelle interplanétaire. Et sans transition – quoique – nous avons poursuivi sur des aspects plus personnels et intimes de nos vies, avons réfléchi ensemble aux différents types de thérapies pour « aller bien », tout en mangeant des plats syriens et libanais. Nous avons discuté de manière ininterrompue, quatre heures durant, entouré de figurines de mangas et autres images célébrant la culture japonaise.

Ce fût « délicieux ». – Le terme peut paraître désuet mais j'y tiens dans ce qu'il recouvre de plus précieux. – Nous étions dans une forme de présent absolu. Celui-ci était composé d'une convergence de signes, de mots et d'images apparemment sans rapport mais en lien par le simple fait d'être là à ce moment-là. Ils le caractérisaient et lui donnaient sa saveur particulière et unique... sa fantaisie. – Je ne sais pas si le terme est juste mais je l'emploie ici pour parler de la magie du vivant à composer des montages inédits, à composer des paysages incertains. Quand on crée, j'ai parfois le sentiment qu'il est difficile de convoquer cette même fantaisie, ces assemblages de fragments disparates, d'éléments hétérogènes et de scories qui composent l'épaisseur du présent. – Et donc pour en revenir à la « brocante geek », quand nous nous sommes quittés, la belle-mère de l'amie de mon conjoint, m'a dit : « Ce qui est réjouissant quand on parle avec toi, c'est que ça ouvre des horizons, c'est qu'on sent qu'on peut parcourir des univers variés. » J'ai été très touché par ce compliment. Et au-delà du côté flatteur, il y a dans ces quelques mots quelque chose qui ressemble à ce que je m'étais promis quand je me suis engagé sur une voie intellectuelle et artistique : ouvrir des horizons.

J'ai toujours envisagé l'écriture et plus largement la création comme un travail de prospection, comme un outil spéculatif qui permet d'appréhender des réalités nouvelles ou alternatives. D'autant plus, avec le présent projet, je n'ai pas cherché à produire un discours de « vérité », mais plutôt à proposer une expérience qui permette d'envisager l'horizon cosmologique généré par la perspective de la colonisation de Mars.

[...] et donc pour conclure, j'ai désiré appréhender les choses par le *petit bout de la lorgnette* et je crois que ça trouve des résonances avec les écrits de l'auteur américain David Foster Wallace dont je suis absolument fan. Il fait partie de ces auteurs qui par leur souci du détail parviennent à traduire des réalités bien vivantes. En 2015, j'avais mis en scène une de ses nouvelles qui s'intitule *Au-dessus à*

jamais. Elle raconte le parcours d'un adolescent qui le jour de son treizième anniversaire, décide de sauter du plus haut plongeur de la piscine municipale de sa ville. Partant d'un fait anecdotique, Wallace se livre à une description minutieuse et détaillée du trajet de l'adolescent, de la base de loisir et du paysage tout autour. Par-là, il parvient à décrire l'état d'esprit de l'adolescent, à dresser un portrait redoutable de l'*American Way of Life*, tout en construisant un climat métaphysique quasi-mystique. A l'époque, je parlais même du style de Wallace comme de celui d'un « néo-baroque » qui n'a pas peur de la manière et fait transparaître entre les lignes et les mots, un sens caché.

Quand c'est nécessaire de définir mon travail, ça m'amuse de m'affubler moi aussi du terme de baroque. Pendant la création de *Ce[ux] qui reste[nt]*, j'ai beaucoup pensé à Wallace. Ça m'a poussé à vouloir créer du détail, voire de l'anecdotique, à m'autoriser les fioritures, ornements et scories qui sont autant de manières d'ouvrir sur de l'inattendu et du non-voulu afin de donner de la texture à ce projet de vie extraterrestre. Et par là, j'ai été conduit par l'espoir de laisser transparaître entre les lignes, les signes et les énoncés ce que pourrait être le ou les sens caché(s) du projet de colonisation.

[...] et donc pour conclure – Si j'y arrive un jour car c'est toujours difficile de conclure et de déclarer que quelque chose est fini, figé, achevé. Il y a quelque chose de la mort dans tout cela. D'ailleurs, dans ses carnets Paul Klee a écrit : « La mise en forme, c'est la vie. La forme, c'est la mort. » - et donc, j'ai commencé dernièrement à m'intéresser aux travaux de l'américaine Donna Haraway. Je dois bien avouer qu'il y a dans ses écrits, quelque chose qui me désarçonne. En se permettant de mettre en résonance biologie, philosophie politique et féministe, littérature de science-fiction et considérations sur sa vie personnelle, elle bouleverse les repères et les antagonismes qui nous permettent habituellement d'articuler une pensée. Je sens bien qu'elle propose une autre vision et surtout une autre manière de penser. Il y a un changement du régime de la pensée, un changement d'angle pour regarder les choses *autrement*. Et ce qu'elle pose par la notion de *Speculative Fabulation* ou *narration spéculative* en français, qui selon elle, à plus à voir avec le conteur qu'avec l'écrivain, me parle profondément.

Par rapport au sujet qui nous a été confié pour *New Minett*, j'ai eu peur dans un premier de ne pas arriver à l'appréhender au regard de la multitude des aspects à considérer pour envisager « sérieusement » le projet de colonisation. C'est pourquoi, j'ai fait le choix de ramener ce projet à une échelle humaine, à l'échelle de ma propre vie, pour observer ce que ça fait... ce que ça me fait et ainsi revenir aux affects et à la vie vécue, à l'éprouvé. Et en impliquant mes proches, j'ai désiré mettre les liens affectifs à l'épreuve, considérer la vie qui s'écrit quand on est à distance et que l'on est pas sûr de se revoir et [...]

Par le petit bout de la lorgnette
Raphaël Patout